

— Quelques bons amis m'ont aidés dans cette œuvre.

La malade tourna ses yeux vers le ciel.

— Oh ! fit-elle, si jeune et faire tant de bien ! Mon Dieu, je vous remercie d'avoir fait naître des créatures à votre image !

Elle resta un instant silencieuse, puis, arrêtant son regard sur Mme Clavière, elle reprit :

— Dieu, madame, vous a donné la beauté de ses anges et vous devez en être un qu'il a fait descendre sur la terre pour rassurer les inquiets, soulager les souffrants, consoler les désolés. Ah ! madame, qu'il vous y laisse longtemps, qu'il vous conserve à ces pauvres enfants dont vous voulez bien être la mère !

Mme Clavière lui avait pris la main. Cette main était brûlante de fièvre.

— Si Dieu me rappelait à lui, répondit la jeune femme avec émotion, mon œuvre ne serait pas détruite : le sort des enfants de cette maison est assuré.

— Et vous acceptez mon petit Edouard ! Ah ! dites moi qu'on le gardera ici !

— Votre enfant, madame, est de la maison depuis le jour où il y est entré ; vous seule avez le droit de l'en faire sortir, de le reprendre.

— Oh ! le reprendre, fit-elle d'un ton douloureux, ce serait donc pour l'emporter avec moi dans la tombe !

— De grâce, madame, éloignez de vous la pensée de la mort.

— Je dois, au contraire, l'avoir constamment cette pensée, car mes jours sont comptés.

— Non, non ; vous serez bien soignée ici, on vous guérira.

— Je ne peux plus me faire illusion, répliqua-t-elle en secouant la tête, je sens bien que ma vie s'en va.

Soudain ses traits s'animent et ses prunelles brillantes parurent se dilater.

— Madame, reprit-elle, d'une voix suppliante, permettez-moi de vous recommander mon enfant ; c'est pour cela que j'ai si vivement désiré vous voir. Ah ! au nom de ce que vous aimez le plus au monde, promettez-moi, madame, de veiller sur mon fils, promettez-moi de ne jamais l'abandonner.

Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir ; on évoquait son amour pour son fils ! Et à cette femme, à cette inconnue qui venait de faire vibrer en elle la corde maternelle, elle répondit :

— Je veillerai sur votre fils, je suivrai ses pas dans la vie et je vous promets plus encore : je l'aimerai !

Le visage de la malade devint rayonnant.

— Ah ! s'écria-t-elle avec exaltation, le Dieu de miséricorde et de bonté a entendu ma prière et l'a exaucée... Merci, madame, merci ; vos paroles sont le viatique que j'attendais... Maintenant, je vais pouvoir mourir tranquille. Ah ! pourquoi ne puis-je descendre de ce lit pour tomber à vos genoux !

— Calmez-vous, lui dit doucement Mme Clavière, cette agitation vous est nuisible, elle épuise vos forces.

— Et j'en ai besoin pour parler encore. Madame, c'est la bonté de Dieu qui est en vous. Vous me traitez comme votre égale, et pourtant je ne suis qu'une malheureuse, ramassée par charité, une inconnue pour vous.

— Vous êtes mère, vous aimez votre enfant ; cela me suffit, je vous connais.

— Voilà la charité dans ce qu'elle a de plus élevé. Mais il faut, madame, il est nécessaire, peut-être dans l'intérêt de mon enfant, que vous me connaissiez mieux ; je vais vous dire ce que j'ai été avant d'être la malheureuse que je suis aujourd'hui.

Après s'être un instant recueillie, la malade poussa un long soupir et reprit la parole.

— Mon prénom est Marceline, je suis née à Bordeaux et j'appartiens à une ancienne famille de négociants en vins et spiritueux, honorablement connue dans la Gironde.

Mon père se nommait Antoine Rondac. C'était un brave et honnête homme qui, ayant à cœur de bien faire ses affaires, travaillait beaucoup. Presque pauvre, il avait commencé mo-

destement ; mais il était estimé, la clientèle lui était venue et il se voyait sur le chemin de la fortune.

Il avait pour ma mère, qui le secondait dans son travail, une grande affection, et il adorait ses deux filles, car j'ai une sœur de huit ans de moins âgée que moi.

Après avoir fait ma première communion, à onze ans, je fus placée dans le meilleur pensionnat de la ville où une éducation convenable me fut donnée et où j'acquis en même temps une instruction suffisante.

Mais le malheur allait nous frapper cruellement. Je venais d'avoir mes quinze ans lorsque ma mère mourut après quelques jours de maladie seulement. Ce fut un très grand chagrin pour mon père qui, bientôt ne s'occupait plus activement de son commerce. Ma mère, qui avait été son guide et son plus sûr conseiller, n'étant plus là pour l'arrêter, il se lança dans des spéculations hasardeuses qui tournèrent mal. Non seulement la prospérité de notre maison avait disparu, mais, rapidement, et sans qu'il pût remonter le courant qui l'entraînait, mon malheureux père marchait vers la ruine.

La mort de ma mère nous avait été fatale.

J'étais arrivée à dix huit ans et depuis un an j'avais quitté le pensionnat où ma sœur m'avait remplacée.

Le jour arriva où mon père fut à bout ; impossible d'éviter la faillite ; il allait être forcé de déposer son bilan après avoir constaté que le chiffre de l'actif était très inférieur à celui du passif.

Le désespoir s'empara de lui et dans un moment d'égarement, de folie, il se brûla la cervelle.

— C'est horrible ! prononça Mme Clavière.

— Oui, madame, horrible. Ce fut moi qui aidai à relever le malheureux couvert de sang, le crâne ouvert. Je frissonne à ce souvenir.

Après une pause, elle continua :

— Ma sœur Antoinette et moi étions orphelines et ruinées, car les créanciers s'emparèrent de tout et il ne nous resta que notre linge et nos effets d'habillement.

Nous avions un oncle maternel, M. Robert Teissier, également négociant en vins à Bordeaux, mais qui, plus heureux que mon père, faisait depuis vingt ans de très brillantes affaires. D'abord il avait épousé une jeune fille qui lui avait apporté en dot, outre une forte somme d'argent comptant, le beau vignoble de la Tour-Vauret dans le Haut-Médoc ; ensuite deux héritages qu'il avait recueillis, au détriment de sa sœur, disaient-on, lui avaient permis d'étendre ses opérations dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique.

Ses chais étaient les plus grands et les plus riches de la ville. Il possédait plusieurs navires qui étaient constamment sur mer chargés de barriques. Enfin on le disait plusieurs fois millionnaire.

Sa femme, qui avait beaucoup contribué à l'enrichir, était morte sans enfant après avoir testé en sa faveur, ce qu'elle avait pu faire n'ayant plus aucun proche parent, et trois ans après il s'était remarié, à quarante-six ans, avec une jeune fille absolument sans fortune, mais qui avait vingt ans et la beauté du diable.

Ma tante Teissier — la première — était une excellente personne ; elle avait de l'amitié pour ma mère et une grande affection pour ma sœur et moi. Bien certainement, si elle avait vécu, elle aurait exigé de son mari qu'il sauvât mon père ! Hélas ! le proverbe le dit : " Les bons s'en vont. " La seconde Mme Teissier ne ressemblait en rien à la première dont elle avait pris la place, et si mon oncle avait eu l'intention de venir au secours de son beau-frère, elle l'en aurait empêché. Le malheureux était et doit être encore si complètement dominé par cette femme impérieuse, volontaire et acariâtre qu'il n'est plus rien dans sa maison ; il faut qu'il voie comme elle et dise comme elle, qu'il veuille ce qu'elle veut ; c'est à ce point que elle lui ferait trouver rouge ce qui est de couleur blanche.

Notre oncle Teissier devint notre tuteur, et comme sa femme et lui, à cause du monde, ne pouvaient pas nous abandonner à la charité publique, ils me firent venir chez eux et continuèrent à payer les trimestres de la pension d'Antoinette.